

## LES ÉTAPES DE LA TRADUCTION EN HONGRIE

Le traduction constitue un chapitre essentiel de l'histoire littéraire de la Hongrie, car ses plus grands écrivains y ont contribué.

Il existe même pour la désigner un terme spécial qui n'a, semble-t-il, aucun équivalent dans les autres langues : « Műfordítás » (littéralement : traduction, ou adaptation, artistique). Ceux qui se livrent à cet art sont qualifiés du titre de « műfordító ».

Cette importance tient à plusieurs causes :

Ce pays souffre d'un isolement séculaire, il est affligé du « magyar átok » (la malédiction hongroise) que déplorait le poète Ady. Il a cherché à en sortir grâce à un idiome extrêmement souple, qui, comme l'écrivait récemment notre Directeur, « est un incomparable instrument pour le traducteur »<sup>(1)</sup>.

D'autre part, dans une aire linguistique restreinte, où pourtant le goût de la lecture a toujours été répandu, fort peu d'écrivains ont réussi à vivre de leur plume. Pour eux la traduction, spontanée ou de commande, a été, avec l'exercice d'une autre profession, un moyen excellent de se procurer un complément de minimum vital.

Il ne faut pas oublier non plus qu'à mainte reprise l'expression de la pensée a connu des entraves. Les versions des chefs-d'œuvre étrangers ont été plus d'une fois, tout comme les romans historiques, d'ingénieux subterfuges pour déjouer la censure.

Pourtant ce sujet, dont l'importance ne saurait être surestimée, ne semble avoir fait l'objet d'aucune étude d'ensemble dans aucune langue occidentale, ni peut-être même en Hongrie<sup>(2)</sup>.

(1) Aurélien SAUVAGEOT, *La langue hongroise*. Dans *Europe* (juillet-août 1963), p. 33.

(2) Un article dû à « Ignotus », un des principaux dirigeants de la revue *Nyugat* paru en 1927 (T. I, p. 669-673), *Fordítás* (traduction) avait fait quelque bruit. Pourtant c'est surtout une critique, impitoyable, où aucun des plus grands traducteurs n'a trouvé grâce.

Il y aurait, certes, matière à un, sinon plusieurs volumes accompagnés d'un savant appareil critique.

Essayer de l'esquisser en quelques pages, voilà, semble-t-il, une entreprise assez risquée. Il convient d'éviter, en effet, une nomenclature trop sèche et de caractériser, du moins sommairement, les auteurs présentés. Certains d'entre eux, et parfois non les moindres, n'évoquent encore en Occident aucun souvenir, même chez les esprits les plus cultivés.

De nombreux ouvrages ou articles, la plupart dus à des Hongrois, ont été consultés, mais ils ne pourront tous être mentionnés, ni indiqués en référence<sup>(1)</sup>.

Quelques lecteurs hongrois risquent d'être surpris de certaines lacunes et aussi de certains développements. Ces pages ne leur sont pas particulièrement destinées. Cet essai est surtout un témoignage que voudrait donner un ami de leur pays de l'intérêt croissant suscité parmi nous par leur incomparable littérature<sup>(2)</sup>.

\*  
\* \*

En Hongrie, les débuts de l'histoire de la traduction se confondent avec ceux de la littérature.

(1) Quelques pages de Marcel Benedek (*Az olvasás művészete*) (l'art de la lecture), p. 375-377, constituent la quintessence de ce que tout hongrois devrait savoir, à condition, toutefois, d'y ajouter le nom d'un grand traducteur, omis délibérément : le sien.

Le *Magyar Irodalmi Lexikon* publié sous sa direction rend les plus grands services. L'encyclopédie de Paul Gulyás (*Magyar írók élete és munkái*) (vie et œuvre des écrivains hongrois) entreprise en 1939 ne dépasse pas la lettre C.

Le *Nagy Lexikon* de Révai en 20 volumes (publié entre 1911 et 1927) et qui correspondait à la *Grande Encyclopédie*, continue à rendre plus d'un service, d'autant qu'il comporte, aux articles consacrés aux auteurs étrangers, une liste assez complète des traductions hongroises.

(2) Notre Directeur a bien voulu relire le manuscrit de cette étude et m'assister de ses conseils.

Les quelques références faites à son enseignement donnent une bien faible idée de ma dette à son égard.

Qu'il me soit permis de remercier également deux grands amis, qui m'ont prêté leur concours.

Les lecteurs de notre Revue connaissent bien Jean Gergely. J'ai suivi également ses cours. C'est à notre Directeur et à lui que je suis redevable du plus clair de mes notions de hongrois.

Dès ce numéro ils connaîtront également André Karátson, qui se livre à des recherches de littérature comparée. Il y est particulièrement préparé, pour avoir, après de brillantes études en Hongrie, passé trois ans à l'École Normale Supérieure.

Le plus ancien monument de la langue, le *Halolti beszéd* (oraison funèbre) du XIII<sup>e</sup> siècle est, semble-t-il, une version. L'*Ómagyar Mária siralom* (complainte en vieux hongrois) un peu plus tardive, en est une adaptation<sup>(1)</sup>.

Cent fables d'Esopé furent publiées dès 1535 par Gaspard Heltai (mort en 1574)<sup>(2)</sup> qui traduisit également une version de la chronique latine de l'italien Bonfini sur le roi Mathias mais la première version vraiment littéraire est celle de l'*Electre* de Sophocle par Pierre Bornemissza (1535-1584).

Il y a une trentaine d'années, la découverte d'un exemplaire chez un bouquiniste avait provoqué chez Sigismond Móricz un véritable enthousiasme. Le grand romancier avait voulu le faire partager à ses lecteurs de *Nyugat*<sup>(3)</sup>. Peut-être était-il un peu exagéré ? En tous cas la tentative de Bornemissza ne manqua pas d'intérêt<sup>(4)</sup>.

Ce ne sont pourtant pas les œuvres « profanes » qui sont les plus importantes.

Les idées réformatrices de Jean Huss avaient eu grand succès en Hongrie et le pape s'en était ému. Deux moines franciscains, Thomas et Valentin, avaient dû s'enfuir en Bohême. En 1430 ils avaient, les premiers, traduit l'Écriture Sainte en hongrois.

Cette « bible hussite » dont il reste seulement quelques fragments<sup>(5)</sup>, présente surtout un intérêt historique, car une nouvelle version fut donnée en 1590 par Gaspard Károli (1530-1591).

Ce texte a dû subir quelques retouches, bien entendu, mais il reste un classique de la littérature hongroise, tout comme en Angleterre *The Authorized Version of the Bible*.

Le parallèle pourrait être poussé plus loin car plus d'un écrivain (et un certain nombre d'entre eux ont appartenu à la religion réformée) s'en est imprégné.

La version de Károli<sup>(6)</sup> fut, pour citer un seul exemple,

(1) On peut en trouver le texte (p. 38-39) et p. 58, du premier volume du *Szövegyűjtemény a régi magyar irodalomból* dont une nouvelle édition a été préparée en 1963 par Jean Barta et Tibor Klaniczay. Ce volume, accompagné de notices et de notes, rend les plus grands services.

(2) L'ouvrage cité plus haut en donne une vingtaine (p. 391-414).

(3) En 1930, t. II, p. 809-822.

(4) Elle a été reproduite dans le *Szövegyűjtemény* (p. 463-493).

(5) On peut les trouver aussi dans le même ouvrage (p. 94-96).

(6) Voir également le *Szövegyűjtemény*, p. 308-310.

le livre de chevet d'Ady et elle donne la clef de plus d'un de ses poèmes.

Deux autres versions, postérieures d'une vingtaine d'années, sont également très connues.

La première a pour auteur Albert Molnár de Szencz (1574-1634) qui dans sa jeunesse avait édité une nouvelle version de l'œuvre de Gaspard Károli. Il avait passé la plus grande partie de sa vie à l'étranger. Son adaptation des *Psaumes* (1607)<sup>(1)</sup> aux airs composés pour servir à celles de Clément Marot et de Théodore de Bèze, entendus à l'église française de Francfort, « marque une date dans l'histoire de la poésie magyare »<sup>(2)</sup>. Le texte a si peu vieilli qu'il est encore aujourd'hui en usage chez les réformés<sup>(3)</sup>.

La seconde est l'œuvre de Pierre Pázmány (1570-1637). Sa famille avait été convertie par un jésuite. Il entra très jeune dans cet ordre, s'acquît une réputation de prédicateur hors ligne et devint cardinal-primat de Hongrie. Dans son zèle infatigable pour ramener à Rome ses anciens coreligionnaires, il n'avait pas hésité à utiliser une de leurs méthodes. Sa traduction de l'*Imitation Christi* est également un chef-d'œuvre.

Albert Molnár de Szencz « l'humaniste de la Réforme magyare »<sup>(4)</sup>, n'avait pas d'admirateur plus fervent que Pierre Pázmány, « le Bossuet de la Hongrie »<sup>(5)</sup>, qui a pu être appelé également, « le plus grand prosateur de son temps »<sup>(6)</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple où l'amour de leur langue a rapproché les esprits que leurs idées semblaient pourtant séparer<sup>(7)</sup>.

(1) Il a donné également l'Institution chrétienne de Calvin (1624); par ailleurs, il a publié le premier dictionnaire latin-hongrois (1604) et la première grammaire hongroise (1610).

(2) Ignace KONT, *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie* (1772-1896), p. 38. Cette thèse soutenue en Sorbonne en 1902 n'a jusqu'à présent jamais été remplacée.

(3) Quelques-uns de ces *Psaumes* se trouvent dans le *Szöveggyűjtemény*, p. 788-790.

(4) KONT, *op. cit.*, p. 38.

(5) Frederick RIEDL, *A History of Hungarian Literature*, p. 51. Cet ouvrage d'un éminent professeur à l'Université de Budapest composé pour la collection dirigée par Sir Edmund Gosse, *Short Histories of the Literatures of the World*, a été traduit sur le manuscrit (1906) et n'a jamais paru en hongrois. Cet ouvrage (ou son édition allemande, *Kultur der Gegenwart*, 1908), est probablement le meilleur et le plus accessible aux lecteurs occidentaux pour la période jusqu'à 1900.

(6) KONT, *op. cit.*, p. 38.

(7) La traduction de la Bible à l'usage des catholiques exécutée au début

\*  
\* \*  
\*

Environ cent cinquante ans plus tard, un autre jésuite, François Faludi<sup>(1)</sup> (1704-1779) se fit connaître par une traduction, d'ailleurs de seconde main, d'un genre bien différent.

L'*Oraculo Manual* composé par un autre Père de son ordre, Balthazar Gracián, qu'il fit connaître à ses compatriotes (1750) n'avait, au siècle des lumières, rien perdu de son actualité.

Toutefois, à cette époque, c'était surtout vers la France que se tournaient les traducteurs hongrois<sup>(2)</sup>.

Joseph Péczeli (1750-1792) se consacra surtout à Voltaire, et tout d'abord à son théâtre<sup>(3)</sup>. Il donna aussi une version de la *Henriade* (1786) qui connut deux éditions<sup>(4)</sup>.

Marmontel fut connu en Hongrie grâce à Alexandre Báróczi (1735-1809) qui traduisit les *Contes moraux*<sup>(5)</sup>.

Toutefois l'œuvre essentielle de ce « müfordító » fut la version, publiée en 1774 et quelque peu écourtée, d'un roman-fleuve datant du siècle précédent, *Cassandre*, de La Calprenède.

Báróczi avait sacrifié au goût du jour, mais il avait surtout voulu démontrer que le style précieux pouvait être rendu dans la langue de son pays, qui passait pour moins polie. La réussite de ce tour de force eut une grande influence sur le développement de la prose hongroise<sup>(6)</sup>.

Dans sa jeunesse, Báróczi avait fait partie des gardes du corps organisés à Vienne par Marie-Thérèse, et c'est là qu'il avait, comme ses camarades, acquis les bases d'une solide culture française<sup>(7)</sup>.

du XVIII<sup>e</sup> siècle en Transylvanie par Georges Káldi, un père jésuite, fut encouragée par le prince Gabriel Bethlen, un des principaux champions de la Réforme, mais également auteur d'un édit de tolérance. Riedl, *op. cit.*, p. 41.

(1) RIEDL, *op. cit.*, p. 75.

(2) Étienne SÖTER, *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), 1946, p. 117-119. L'auteur de cet ouvrage, véritable petit manuel, connaît parfaitement notre pays, où il a séjourné à maintes reprises (entre autres rue d'Ulm). Il est maintenant, on le sait, recteur de l'Université de Budapest.

(3) *Zaïre* (1784) en vers ; *Méropé, Tancredi* (1789) et *Alzire* en prose. Kont, *op. cit.*, p. 148-149.

(4) KONT, *op. cit.*, p. 149.

(5) KONT, *op. cit.*, p. 112.

(6) RIEDL, *op. cit.*, p. 166.

(7) SÖTER, *op. cit.*, p. 100-104, résume l'essentiel sur la question.

En cherchant à attirer l'élite de la Hongrie, l'impératrice-reine avait, à son insu, rendu un service inestimable aux lettres de la Hongrie.

Un autre des anciens gardes du corps, devenu officier de l'armée impériale, avait fait en France un séjour forcé, car, après la prise de Milan par l'armée de Bonaparte, il avait été emmené à Draguignan.

Pour Alexandre Kisfaludy (1777-1844) qui connaissait également l'italien, la captivité dans le pays de Pétrarque avait été assez douce, car il y avait trouvé une Laure. Grâce à Caroline d'Esclapon, il s'initia à Parny et à Chaulieu, bien oubliés aujourd'hui. Il utilisa ses loisirs à les traduire ainsi que le *Temple de Gnide*, de Montesquieu<sup>(1)</sup>.

Ces versions présentent plutôt un intérêt anecdotique, car Alexandre Kisfaludy est, comme son frère cadet Charles, un des plus grands poètes hongrois de son temps. Malheureusement, il n'a pas poursuivi son œuvre de « *műfordítás* ».

Par contre le grand maître en ce domaine fut un de ses aînés, François Kazinczy (1759-1831) le « Ronsard hongrois ».

Son existence fut littéralement coupée en deux et sa sympathie pour le groupe des amis de Martinovics<sup>(2)</sup> faillit lui coûter la vie. Il l'expia par une longue détention à Kufstein, où devait séjourner plus tard l'auteur de *I mei prigionì*, Silvio Pellico, et dans des geôles aussi pénibles. Il profita de ces loisirs forcés pour méditer les problèmes de la réforme linguistique (*Nyelvújítás*) dont il fut le principal artisan<sup>(3)</sup>.

Dès sa jeunesse, Kazinczy s'était exercé à la traduction surtout de la littérature allemande, Gessner, Herder, Lessing, Goethe, Schiller et même Klopstock<sup>(4)</sup>.

Les auteurs français contemporains offrirent pour lui beaucoup moins d'attraits et c'est plutôt le xvii<sup>e</sup> siècle qui lui plaisait, en particulier Molière, dont il traduisit deux pièces<sup>(5)</sup>, et La Rochefoucauld. Sa version des *Maximes* passe pour un modèle<sup>(6)</sup>.

Kazinczy, qui ne connaissait pas l'anglais, traduisit sur

(1) KONT, *op. cit.*, p. 166.

(2) Un moine franciscain, gagné, avec quelques mécontents, aux idées de la Révolution française et qui fut exécuté en 1795 avec sept d'entre eux.

(3) RIEDL, *op. cit.*, p. 93-94.

(4) La liste figure dans KONT, *op. cit.*, n. 1, p. 257, n. 1.

(5) *Le médecin malgré lui* et *Le mariage forcé*.

(6) En 1810. KONT, *op. cit.*, p. 257.

un texte français les poèmes, alors si fameux, que Mac Pherson prétendait être l'œuvre d'Ossian.

Pourtant le mérite essentiel de Kazinczy c'est d'avoir donné sinon la première traduction de Shakespeare, du moins la première qui servit sur la scène.

Sa version d'*Hamlet* composée sur le texte allemand, quelque peu altéré, de Schröder, avait été préparée pour l'inauguration du Théâtre National de Buda (1790)<sup>(1)</sup>. Elle fut jouée seulement en province quelques années plus tard.

Toutefois l'apparition de Shakespeare, grâce à lui, fut pour la littérature hongroise un événement capital.

\*  
\* \*

C'est, pourrait-on dire, sous le signe du grand dramaturge que s'accomplit l'œuvre de « Műfordítás » des successeurs de Kazinczy et les principaux d'entre eux furent les trois poètes dont l'œuvre est désormais classique.

L'influence de Shakespeare au XIX<sup>e</sup> siècle sur le continent ne fut nulle part, remarque Paul Van Tieghem, aussi forte qu'en Hongrie<sup>(2)</sup>. Il y rencontra une « sympathie instinctive » et l'admiration pour son œuvre constituait « une réaction contre les pièces allemandes qui inondaient le pays »<sup>(3)</sup>.

Au moment même où le comte Étienne Széchényi et le baron Joseph Eötvös s'inspiraient des exemples britanniques pour leurs projets de réforme, Vörösmarty, Petöfi et Arany consacraient une partie de leur activité à la diffusion de Shakespeare.

L'aîné des trois, dont le drame lyrique *Csongor és Tünde* (1831) évoque l'atmosphère de *A midsummer night's dream*<sup>(4)</sup>, donne l'exemple en publiant en 1839 une version de *Jules César*<sup>(5)</sup>.

(1) Elle ne fut pas comme certains ouvrages l'indiquent, jouée à cette occasion, mais en 1794 à Kolozsvár. Voir par exemple Charles SEBESTYÉN, *The Cult of Shakespeare in Hungary. Hungarian Quarterly*, t. III, 1937, p. 156 et Étienne GÁL, *Magyarország, Anglia és Amerika* (La Hongrie, l'Angleterre et l'Amérique), p. 117.

(2) *Le préromantisme*, t. III. *La découverte de Shakespeare*, p. 309.

(3) *Op. cit.*, p. 389. Il existe sur la question de nombreux ouvrages hongrois que je n'ai pas eu entre les mains. Je renvoie à l'article cité plus haut de Charles Sebestyén, p. 154-163 et au chapitre d'Étienne Gál, *op. cit.*, p. 115-125 qui centrent une abondante bibliographie. L'œuvre du grand dramaturge a été analysée magistralement par Marcel Benedek, *Shakespeare* (1957).

(4) RIEDL, *Hungarian Literature*, p. 147.

(5) *Op. cit.*, p. 150.

Il invita les autres à l'imiter : « une bonne traduction de Shakespeare aurait pour un pays une valeur au moins égale à la moitié de sa littérature »<sup>(1)</sup>.

Petőfi n'était pas moins admiratif : « Shakespeare a moissonné le plus beau. Nous pouvons seulement glaner ce qu'il n'a pas trouvé digne de lui »<sup>(2)</sup>.

Quant à Arany, il déclarait : « Le mieux que nous puissions faire pour exprimer nos sentiments, c'est de citer les paroles du psalmiste : « Tu es grand dans les grandes choses et grand dans les petites »<sup>(3)</sup>. »

Ces trois auteurs s'étaient pour ainsi dire partagé l'œuvre de Shakespeare suivant leur tempérament : « Vörösmarty, le poète de la mélancolie et de la noble passion traduisit *King Lear*, Petőfi choisit le fier et intraitable *Coriolanus*, et Arany *Hamlet* le contemplatif »<sup>(4)</sup>.

Vörösmarty et Petőfi avaient bien d'autres projets de traduction. Les événements et leur fin prématurée ne leur laissèrent pas le loisir de les réaliser<sup>(5)</sup>.

Arany seul put donner deux autres versions, celles de *A midsummer night's dream* (1864) et de *King John* (1867).

Entre ces trois « műfordítók » de premier ordre, c'est aussi à lui, de l'avis de Hongrois autorisés, que revient la palme.

La version d'*Hamlet* est considérée comme sa plus grande réussite<sup>(6)</sup>.

En la comparant avec l'original, on a l'impression qu'elle sera difficilement dépassée.

Ce tour de force étonnerait davantage de la part d'un écrivain qui n'a jamais traversé la Manche, si par ailleurs

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.* Une citation plus complète de ce texte, dans l'original, figure dans Gál, *op. cit.*, p. 120-121.

(3) RIEDL, *op. cit.*, p. 150.

(4) RIEDL, *Hungarian Literature*, p. 150-151. Il emploie des termes identiques dans son ouvrage classique (dont la première édition remonte à 1886), *Arany János*, p. 316. C'est la quatrième, remaniée, qui sera citée dans cette étude.

(5) Petőfi envisageait de donner les versions de *Romeo and Juliet*, *Othello*, *Timon of Athens*, *Cymbeline*, *Henry IV* et *A Winter's tale*. Quant à Vörösmarty il avait pensé entre autres à *Hamlet*, *Macbeth* et *A midsummer night's dream*. Gál, *op. cit.*, p. 121.

(6) D'après Riedl, *op. cit.*, p. 316-317 elle est supérieure même à celle, si renommée de Schlegel. Elle n'a pas été épargnée par « Ignotus » (*Nyugat*, 1927, t. I, p. 671). Toutefois Désiré Kosztolányi la considère comme une des trois versions les plus parfaites qui existent en hongrois, *Lángelmék* (Génies), p. 105.

son œuvre ne révélait une connaissance approfondie des grandes œuvres de la littérature anglaise<sup>(1)</sup>.

Ce poète était également helléniste et dans ses dernières années il se tourna vers Aristophane, choix qui risque de surprendre quelque peu, car il ne semble guère y avoir d'affinités entre lui et le grand comique.

Pour Arany c'était un moyen détourné de critiquer les abus et les illusions de la Hongrie de son temps et d'en enrichir la langue<sup>(2)</sup>. Il a atteint avec un égal succès ces deux objectifs<sup>(3)</sup>.

\*  
\* \* \*

Après l'échec de la Révolution et la répression qui suivit, même après le Compromis de 1867, qui assurait à la Hongrie une semi-indépendance, le climat ne semblait pas favorable à la création originale. Au point de vue littéraire, le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas particulièrement brillant.

Pourtant ces années de recueillement ne furent pas stériles, au moins dans un domaine : la « műfordítás ».

Les traducteurs furent nombreux et leur activité se déploya sur un champ très large. Il faut donc se borner à en signaler l'essentiel.

Le plus fécond fut Charles Szász (1829-1906) qui, aux yeux de ses contemporains, n'était pas dépourvu de talent poétique<sup>(4)</sup>.

Ses versions de Shakespeare<sup>(5)</sup> furent longtemps classiques. Il en a également donné de nombreuses de Tennyson et des poètes romantiques français. Il est surtout connu pour la traduction des *Nibelungen* et de la *Divina Commedia*, œuvre pour laquelle ses fonctions d'évêque réformé de Budapest ne le qualifiaient pas particulièrement. Toutefois la version de l'*Inferno* (1885) était nettement supérieure aux précédentes<sup>(6)</sup>.

(1) Par exemple de Byron. Son épopée comique inachevée *Bolond Istók* (Étienne le fol) lui a été inspirée par *Don Juan*.

(2) RIEDL, *op. cit.*, p. 317-319.

(3) *Aristophanes vigjátékjai*, en 3 volumes, parut en 1880.

(4) RIEDL, *Hungarian literature*, p. 277.

(5) *Othello, Macbeth, A winter's tale*.

(6) Emerico Várady, *La letteratura italiana e la sua influenza in Ungheria*, t. I, p. 380. Il note, par contre, p. 380, que les versions de *Il Purgatorio* (1891) et du *Paradiso* (1899) sont nettement inférieures. Est-ce uniquement symptôme de vieillesse ? Pour comprendre la dernière partie de la *Divina commedia*, ne faudrait-il pas avoir pratiqué la philosophie thomiste ?

Un « műfordító » de la génération suivante, qui ne lui a pas ménagé ses critiques, s'est plu à rendre hommage à son œuvre de « pionnier »<sup>(1)</sup>.

Un autre évêque réformé, Alexandre Baksay (1832-1915) avait entrepris (vers 1895) la traduction de l'*Iliade*, qui obtint un grand succès.

Du côté catholique, Gustave Jánosi (1841-1911), qui avait séjourné à Rome et connaissait très bien l'italien, donna une version de la *Gerusalemme liberata* du Tasse et un épisode de l'*Orlando furioso* de l'Arioste<sup>(2)</sup>. Ses connaissances d'anglais étaient moins approfondies. Sa qualité de chanoine de Veszprém n'était pas une garantie particulière pour traduire *The Paradise lost* de Milton.

Quant à Grégoire Csiky (1842-1891), il était, poussé par sa famille, devenu prêtre, puis il avait quitté les ordres pour se consacrer au théâtre. Il donna des versions des tragédies de Sophocle<sup>(3)</sup> et des comédies de Plaute<sup>(4)</sup>, et aussi une d'*Athalie*<sup>(5)</sup>.

Ladislav Arany (1844-1898) n'avait pas hérité du génie de son père, mais il poursuivit sa tâche de traducteur de Shakespeare<sup>(6)</sup>. Il donna aussi des versions de Molière et fut l'un des premiers à révéler à ses compatriotes Pouchkine et Lermontov. Il avait travaillé sur un texte allemand, car rares étaient ses contemporains qui connaissaient le russe.

Ce fut pourtant le cas de Charles Bérczy (1821-1867).

Cet ancien fonctionnaire avait dû, pour raisons de santé, solliciter assez jeune sa retraite et il consacra ses loisirs forcés à la traduction. Son enthousiasme pour Pouchkine était tel qu'il voulut le lire dans l'original et sa version d'*Eugène Onéguine* est particulièrement réussie<sup>(7)</sup>.

Parmi les traducteurs de la poésie, deux méritent encore une mention « très honorable ».

(1) Désiré KOSZTOLANYI, *ABÉCÉ*, p. 202.

(2) Dans une petite anthologie parue en 1900, *Angol, francia és olasz költőkből* (poètes anglais, français et italiens), la lyre française est surtout, hélas, représentée par Coppée.

(3) 1880.

(4) 1883.

(5) Il a traduit également *L'histoire de la littérature anglaise* de Taine (en 1885) ainsi que des ouvrages de critique, et édité plusieurs pièces de Shakespeare.

(6) *The comedy of errors, Two gentlemen of Verona, Much ado about nothing*, cf. Gál, *op. cit.*, p. 122.

(7) 1866. Une étude publiée en 1921 par Albert Gyergyai : *Bérczy Károly, Anyegin magyar fordítója* vient d'être réimprimé dans son ouvrage si riche, *Klasszikusok*, p. 398-417.

Émile Ábrányi (1851-1920), aborda des écrivains très différents, Hugo, Rostand<sup>(1)</sup> et Ibsen. Son chef-d'œuvre de « müforditás » semble pourtant être *Don Juan* de Byron dont il rendit les strophes en « ottava rima » avec un brio incomparable<sup>(2)</sup>.

Quant à Antoine Radó (1862-1944) il avait consacré sa thèse de doctorat à l'histoire de la traduction de 1772 à 1830<sup>(3)</sup> et l'étude de ce problème ne cessa de l'intéresser<sup>(4)</sup>. En 1891 il publia, et ce n'était pas son premier essai, un « Album des poètes étrangers »<sup>(5)</sup>. Il avait fait des études à Rome et l'Italie tient une grande place dans sa « Müforditás »<sup>(6)</sup>, mais on lui doit également deux pièces de Shakespeare<sup>(7)</sup> et deux de Schiller<sup>(8)</sup>.

La plupart de ces « müforditok » s'étaient surtout consacrés à la poésie. Pourtant les grands prosateurs de l'Occident ne manquaient pas d'interprètes.

Zoltán Ambrus (1861-1932), dont l'œuvre, qui préludait au renouveau littéraire, fut trop longtemps négligée, connaît un regain de popularité<sup>(9)</sup>. Il avait dans sa jeunesse, tout comme le héros de son principal roman<sup>(10)</sup>, séjourné à Paris. La littérature française n'avait pas de secrets pour lui et il l'avait fait goûter à ses compatriotes dans d'innombrables articles.

Il leur a également présenté plusieurs des grands romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle dont Balzac, Flaubert, Maupassant et Anatole France.

(1) *Cyrano de Bergerac* et *l'Aiglon*.

(2) Désiré Kosztolányi. *Írók, festők, tudósok*, t. II, p. 127. Ábrányi avait également traduit *Manfred*.

(3) *A magyar müforditás története* (1883). D'après l'analyse qu'en donne Várady (*op. cit.*, p. 372-373), il se montrait comme Charles Szász partisan de la fidélité au fond et à la forme « senza pero venire in contrasto con lo spirito della propria lingua ».

(4) Il publia en 1909, *A fordítás művészete* (L'art de la traduction).

(5) *Idegen költők albuma*, où les auteurs français tenaient une place essentielle.

(6) *Olasz Költők* (Poètes italiens) publié vers 1925.

(7) *The merchant of Venice* et *Richard III*.

(8) *Don Carlos* et *Marie Stuart*.

(9) Albert Gyergyai en est peut-être le grand artisan. Il avait jadis esquissé l'œuvre d'Ambrus à l'intention des lecteurs français (*Nouvelle Revue de Hongrie*, 1936, t. II, p. 64-67). A l'occasion de la réédition en 1959 de la charmante nouvelle *Giroflé és Girofla* il a, sous forme de préface, publié (p. 5-55) une très substantielle étude sur son auteur.

(10) *Midás Király* (Le roi Midas), paru en feuilleton dès 1892 et en volume en 1906.

D'autres romanciers français ont été traduits par Béla Tóth<sup>(1)</sup>.

En ce qui concerne les britanniques, on peut signaler les versions de Dickens par Charles Bérczy, mentionné plus haut pour celle d'*Eugène Onéguine*.

Toutefois, d'après un éminent historien de la littérature hongroise, bien souvent cité dans cette étude, la meilleure traduction en prose de l'époque est celle de *Don Quichotte* par Guillaume Gyóri (1835-1885). Ce pasteur luthérien, critique et poète, était un esprit fort éclectique et un des rares hispanisants qui existaient en Hongrie<sup>(2)</sup>.

Reste, « last but not least », un « műfordító » qui avait exploré un domaine encore moins connu.

Béla Vikár (1859-1945) s'était acquis une grande réputation comme ethnographe et folkloriste. Très jeune il avait séjourné en Finlande dont il avait approfondi la langue.

Non content de publier de savantes études sur le *Kalevala*<sup>(3)</sup>, il en a donné une version<sup>(4)</sup> qui est un véritable chef-d'œuvre.

Les « runot » sont rendus avec une fidélité étonnante. Si l'on est quelque peu fennisant, on comprend encore mieux que le grand linguiste Henri Paasonen ait pu déclarer que si l'original de l'épopée venait à se perdre, le texte de Vikár permettrait de le reconstituer<sup>(5)</sup>.

Il conviendrait d'indiquer également plusieurs « műfordítók » qui ne manquent pas de talent :

Joseph Lévy (1825-1918) a traduit plusieurs poètes mais il s'est intéressé surtout à Shakespeare auquel Eugène Rákosi (1842-1929) s'est, semble-t-il, exclusivement attaché (7 pièces dont 5 comédies).

(1) Entre autres, Maupassant.

(2) Il a traduit également plusieurs pièces de Calderon, par exemple *El Principe constante* et *Vida es sueño*. On lui doit aussi la version de *All's well that ends well* et des *Sonnets* de Shakespeare. Il connaissait également le suédois, dont il donna, entre autres, l'épopée romantique de Tegnér *Fritiofs saga*.

(3) *Kalevalai tanulmányok* (1901).

(4) Parue en 1909, elle a été rééditée d'abord en 1936 puis tout récemment avec une introduction d'Agathe Cs Faludi, *A Kalevala*, Budapest 1959.

(5) Désiré KOSZTOLÁNYI, *Làngelmék*, p. 105.

A l'occasion du centenaire de la publication du *Kalevala* par Lönnrot, il avait donné en 1935 une fort belle étude, *op. cit.*, p. 101-116. Elle a d'ailleurs servi de préface à la réédition de l'œuvre de Vikár. D'après lui (*op. cit.*, p. 105), la version de Vikár est avec deux autres déjà mentionnées (celle d'*Hamlet* par Jean Arany et celle d'*Eugène Onéguine* par Charles Bérczy) le summum de la « műfordítás » en Hongrie.

La littérature allemande semble être le domaine préféré de Louis Dóczi (1845-1919). Il s'est particulièrement occupé de Schiller et n'a donné que des fragments de *Faust*, que s'est chargé de traduire André Kozma (1861-1933). Les auteurs allemands tiennent aussi une grande place dans l'œuvre d'Étienne Hegedüs (1848-1925) qui a par ailleurs traduit plusieurs classiques de la Grèce.

Quant à André Szabó (1849-1924) il avait le mérite, rare, comme je l'ai indiqué, de connaître le russe. Il ne se contenta pas d'en publier une grammaire, mais il en présenta à ses compatriotes les œuvres les plus importantes, surtout celles de Dostoïevski.

Il n'est pas indifférent de noter que souvent ces efforts individuels furent encouragés ou soutenus par la société Kisfaludy.

Fondée en 1836, cette institution n'avait pas d'équivalent en France et rappelait plutôt celles qui existaient en province, par exemple à Dijon, sous l'ancien régime.

Un de ses buts était la traduction des chefs-d'œuvres étrangers.

Elle en proposait certains comme sujet de concours et les prix décernés étaient fort appréciés par les jeunes écrivains.

Beaucoup de pièces de Shakespeare et de Molière dues aux « műfordítók » déjà passés en revue furent publiées dans les éditions complètes de l'œuvre de ces dramaturges, entreprises sous la direction de cette Société<sup>(1)</sup>.

Elle publia même une anthologie de la poésie française au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>(2)</sup> où figuraient quelques spécimens de deux écrivains qui paraissaient encore audacieusement modernes, Charles Baudelaire et Paul Verlaine.

\*  
\*  
\*

Le début du XX<sup>e</sup> siècle fut marqué dans la littérature hongroise par un renouveau extraordinaire, analogue à celui qui s'était produit quelques années plus tôt en Finlande et, juste auparavant, en Estonie.

Le groupe des écrivains hongrois, qui constituait ce mou-

(1) A partir de 1863. Une édition du théâtre classique espagnol entreprise peu après ne semble pas avoir été poussée très loin.

(2) *Anthologia a XIX<sup>e</sup> század francia lírájából* (1901). Dans le second tome, les parnassiens, surtout Heredia, étaient très déceimment représentés.

vement d'avant-garde, n'avait, dans la plupart des cas, guère dépassé la trentaine. Ils ne se souciaient pourtant pas, à l'instar de leurs confrères de « Nuori Suomi » ou de « Noor Eesti » d'adopter pour leur nouvel organe un qualificatif qui pût évoquer leur jeunesse. Ils préférèrent un terme qui résumait leur programme : *Nyugat* (Occident).

La « műfordítás » était appelée naturellement à y jouer un rôle essentiel.

Ces jeunes gens, tout en rendant hommage à l'œuvre de leurs devanciers, estimèrent qu'elle était loin d'être parfaite. « La plupart de ces traductions, devait écrire plus tard Aladár Schöpflin, le critique pour ainsi dire attitré de *Nyugat*, ne sont pas le fait d'une affinité d'âme ou de style », et il alléguait non sans humour deux exemples caractéristiques, qui ont d'ailleurs été mentionnés plus haut : « Un évêque réformé a traduit Dante et un chanoine de Veszprém, Milton »<sup>(1)</sup>.

Il s'agissait donc de poursuivre la tâche soit en la reprenant<sup>(2)</sup> soit en présentant des auteurs plus modernes.

Parmi ceux qui contribuèrent à la mener à bien, trois grands écrivains apparaissent au premier plan : Michel Babits (1883-1941), Désiré Kosztolányi (1885-1936) et Árpád Tóth (1886-1928).

Le premier fut poète, romancier et critique<sup>(3)</sup>. Sa magistrale *Histoire de la littérature européenne*, que les Allemands et les Turcs peuvent lire dans leur langue, attend toujours son traducteur français. Elle suffirait pourtant à classer son auteur parmi les grands esprits de notre époque.

Son activité de « műfordító » a été brillamment esquissée il y a une trentaine d'années<sup>(4)</sup>, mais elle attend toujours, comme son œuvre en général, une étude d'ensemble.

C'est seulement en 1920 que Babits avait, sous le titre,

(1) *A magyar irodalom története a XX. században* (Histoire de la littérature hongroise au xx<sup>e</sup> siècle) (1937), p. 63.

(2) Certaines versions, celles de Shakespeare par Jean Arany, ont été à juste titre, considérées comme absolument classiques.

(3) La *Nouvelle Revue de Hongrie* lui avait consacré la plus grande partie de son numéro de juin 1938 et on y trouve p. 499-538 plusieurs articles composés par de jeunes écrivains hongrois de grand talent.

(4) Par Désiré Keresztury, dans le périodique cité à la note précédente, p. 524-529. Désiré Keresztury, qui a publié quelques années plus tard une étude sur Babits traducteur des poètes allemands, *Babits Emlékkönyv*, p. 50-55, a dirigé plus récemment l'édition d'une anthologie de la poésie allemande.

trop modeste, de *Pávatollak* (plumes de paon), publié son premier recueil de versions lyriques.

C'était pratiquement une sélection d'un labeur entrepris une quinzaine d'années plus tôt et dont il faisait part à ses deux grands amis, Jules Juhász et Désiré Kosztolányi, ses condisciples à l'Université de Budapest<sup>(1)</sup>.

De la lecture de cette correspondance si attachante<sup>(2)</sup>, on se rend compte que plus d'une traduction, dont il n'était pas satisfait, n'a jamais été publiée.

Dans ce recueil et dans ceux qui lui firent suite les poètes anglais sont nettement en majorité<sup>(3)</sup>.

Il y a pourtant quelques pièces des poètes français et surtout de Baudelaire, qui était de beaucoup son préféré, car, dès 1921 paraissait une édition des *Fleurs du mal* qu'il avait composée avec Árpád Tóth et un autre poète tout jeune, dont il sera question plus loin, Laurent Szabó. Cette version est devenue classique et a été réimprimée à plusieurs reprises.

Dans sa préface de *Pávatollak*, Babits avait prévenu le lecteur que « l'important était la poésie hongroise et non l'anglaise ou la française »<sup>(4)</sup> et qu'il avait mis beaucoup de lui dans ses versions. Il indiquait pourtant que telle n'était pas sa méthode quand il s'agissait de Dante ou de Shakespeare.

Il avait déjà publié, ou allait le faire, trois chefs-d'œuvre dramatiques de la littérature universelle : *Œdipe-roi* de Sophocle, *The Tempest* de Shakespeare et *Iphigénie auf Tauris* de Goethe. Les raisons qui ont dicté son choix ont été parfaitement exposées par Désiré Keresztury et je ne puis que renvoyer le lecteur à son article déjà cité.

Pourtant son auteur favori était Dante<sup>(5)</sup> auquel il a consacré de nombreuses années<sup>(6)</sup>.

(1) *Babits-Juhász-Kosztolányi levelezése* (Correspondance de Babits-Juhász-Kosztolányi) publiée en 1959 avec des notes par Bélia György.

(2) Un de mes amis l'a comparée avec celle de Jacques Rivière et d'Alain Fournier.

(3) L'excellente monographie d'Étienne Gál, *Babits és az angol irodalom* (Babits et la littérature anglaise) publiée à Debrecen en 1942, est extrêmement précieuse au sujet de ces traductions, dont elle donne la liste (p. 130-133).

(4) Préface, p. 5.

(5) Il l'a déclaré lui-même dans un très bel article consacré à la mémoire de Kosztolányi, *Nyugat* 1936, t. II, p. 398.

(6) Je renvoie à deux études plus détaillées : *A magyar Dante*, article de Joseph Révay dans *Babits Emlékkönyv*, p. 32-33, et à Georges Rába, *Babits Dante Fordítása* (La traduction de Dante par Babits) dans *Filológiai közlöny*, 1961, nos 1-2, p. 43-68.

La version de l'*Inferno* fut publiée en 1912 et plusieurs passages avaient paru dans *Nyugat*, précédés d'une étude<sup>(1)</sup> où l'auteur livrait, pour reprendre son expression, ses « secrets d'atelier »<sup>(2)</sup>.

La conclusion est vraiment trop belle pour n'être pas citée :

« Je n'éprouve pas l'impression d'être un traducteur. Seul un poète peut traduire Dante. Ce poète a-t-il une affinité avec Dante, est-il digne de lui ? Je l'ignore. En tous cas si je ne le croyais pas, je n'aurais pas écrit un seul tercet.

Je renonce à la prétention de passer pour un poète absolument original. Je cherche à donner à mon pays le plus beau livre dont je suis capable, et comme le copiste du Moyen Age, j'écris en épigraphe : « lisez, de grâce, car c'est bien beau »<sup>(3)</sup>. »

La traduction intégrale de la *Divina commedia* ne put paraître qu'en 1923 et il s'était écoulé dans l'intervalle une période bien pénible pour les Hongrois, pour Babits en particulier, dont l'ardeur ne s'était pas ralentie.

« La plupart de ce grand travail, il l'exécuta à l'époque de sa persécution, dans une chambre froide, pendant les mois d'hiver, tissant de ses doigts gelés la trame continue des tercets. Mais dans ce travail, il se trouva vraiment lui-même. Il n'existe pas un autre poète hongrois qui ait pu entreprendre cette tâche avec plus d'espoir »<sup>(4)</sup>.

Les Italiens hongarisants considèrent que la version de Babits n'est pas inférieure à l'original<sup>(5)</sup> et un de ses pairs, Désiré Kosztolányi, n'a pas hésité à la qualifier de « texte parfait »<sup>(6)</sup>.

Celui qui portait ce jugement est, pour reprendre la définition si heureuse d'Albert Gyergyai, l'« Ariel de la poésie hongroise ».

La séduction irrésistible qui se dégageait de sa personne est passée dans ses livres.

(1) 1912, t. I, p. 659-670, *Dante fordítása*. L'essentiel a paru dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*, avril 1940, t. I, p. 286-292.

(2) Le sous-titre était « műhelytanulmány ».

(3) *Nyugat* 1912, t. I, p. 670. J'ai remanié la traduction un peu trop littérale donnée par la *Nouvelle Revue de Hongrie*.

(4) Désiré KERESZTURY, art. cit., p. 527.

(5) Certains l'ont déclaré à notre Directeur.

(6) « Tökéletes szöveg ». Dans la conclusion à un article sur la traduction du *Purgatorio*, paru dans *Új Magyar Szemle* de septembre 1920, reproduit dans *Írók, festők, tudósok*, t. I, p. 235-247.

L'auteur de ces lignes n'est pas le seul à l'avoir ressentie, mais il a conçu le projet, sans doute un peu téméraire, de présenter aux lecteurs de langue française l'œuvre si variée de Kosztolányi<sup>(1)</sup>.

« Il aimait traduire (...). Au cours de son existence, il ne passa guère de jour sans traduire une ou deux strophes »<sup>(2)</sup>.

Ce témoignage de sa veuve, auquel on pourrait ajouter celui de l'éditeur de ses œuvres posthumes Jules Illyés<sup>(3)</sup>, dont il sera d'ailleurs question un peu plus loin, explique pourquoi Kosztolányi fut un des plus grands « műfordítók » qu'ait jamais produit son pays.

Il s'était exercé sur les bancs du lycée, puis pendant son séjour aux Universités de Budapest et de Vienne. Il put donc publier en 1914, avant l'âge de trente ans, une volumineuse anthologie d'une vingtaine de littératures, où les versions des poètes occidentaux étaient faites sur l'original.

Cette première édition, vite épuisée, et actuellement rarissime, fut suivie d'une autre, considérablement augmentée en 1921<sup>(4)</sup>.

« Ce livre fait parler la nouvelle poésie lyrique... »<sup>(5)</sup>. Cette déclaration liminaire n'était pas une forfanterie. Elle est parfaitement justifiée<sup>(6)</sup>.

La place réservée aux symbolistes français était extrêmement importante. Kosztolányi a pour ainsi dire révélé à ses compatriotes Francis Jammes et Verhaeren. Il a été aussi un des premiers traducteurs hongrois de Rainer Maria Rilke<sup>(7)</sup>.

(1) Notre Directeur, qui fut son ami, m'a vivement encouragé à cette entreprise, et nul n'était plus qualifié pour guider mes recherches. Une étude, travail d'approche pour un ouvrage plus important — une thèse de doctorat d'État, en Sorbonne — sur « Kosztolányi traducteur de la poésie occidentale », est assez avancée. Elle m'a amené à examiner l'œuvre des autres « műfordítók ». L'une des conséquences est la publication de cet essai, où plus d'un détail est emprunté à certains ouvrages, moins familiers au lecteur, que ceux qui ont fait la réputation de Kosztolányi.

(2) KOSZTOLÁNYI Dezsőné, *Kosztolányi Dezső*, p. 252.

(3) Préface à *Idegen költők* (Poètes étrangers) (1943), p. 3-4.

(4) *Modern költők*; le tome premier est consacré aux poètes français, le second aux allemands, le troisième aux autres.

(5) « Ez a könyv az új lírát szólaltatja meg ». *Modern költők*, t. I, p. 5.

(6) La comparaison avec des anthologies antérieures est extrêmement révélatrice.

(7) Il ne s'est jamais soucié des poèmes hermétiques. Ce qui l'a séduit surtout, c'est l'œuvre qu'a présentée récemment Charles Dédéyan, dans son grand ouvrage, si attachant, *Rilke et la France*.

Son rôle de novateur ne saurait être assez souligné<sup>(1)</sup>.

Si les *Modern költök* furent la seule anthologie de poésie lyrique parue de son vivant<sup>(2)</sup>, il laissait un nombre considérable de versions manuscrites.

Sa veuve en a confié, sinon la totalité, du moins une grande partie à Jules Illyés, qui les a rassemblées en un petit volume *Idegen költök* (Poètes étrangers).

C'est encore ici un défilé impressionnant des écrivains les plus divers, d'Horace aux « Negro poets », avec un certain nombre d'adaptations de ceux de l'Extrême-Orient. La poésie française la plus récente était représentée, par exemple, par le *Cimelière marin* de Paul Valéry et trois pièces de Paul Morand.

Les Britanniques étaient assez nombreux et Kosztolányi partagea avec son ami Babits l'honneur de les avoir présentés à ses compatriotes. Dans *Idegen költök* on trouvait également, ce qui n'était pas si commun en Hongrie avant 1936, un certain nombre de spécimens des poètes de langue espagnole.

Voilà pour la poésie lyrique et ce n'est qu'une partie de son œuvre de « műfordító ». Il faut maintenant se borner à une simple énumération, et seulement à l'essentiel.

Kosztolányi, fervent admirateur de Byron, avait, au moment où le grand écrivain était quelque peu négligé en Hongrie, donné la version fort réussie de *Beppo* et celle de *Mazeppa*<sup>(3)</sup>.

Il a aussi laissé une quinzaine de versions de pièces de théâtre ; tout d'abord de Shakespeare, l'auteur qu'il admirait sans doute le plus au monde<sup>(4)</sup>, deux qui furent jouées de son vivant, *Winter's tale* et *Romeo and Juliet*. Le manuscrit de *King Lear* fut publié après sa mort comme celui d'*Athalie*. Il faut signaler aussi une comédie de Calderon, *La señora y la criada*, et *Dantons Tod* de Georg Büchner<sup>(5)</sup>.

(1) Je me réfère à des entretiens qu'a bien voulu m'accorder, avec son amabilité coutumière, Albert Gyergyai lors de ses séjours en France.

(2) Il convient d'y ajouter *Des Vers* de Maupassant (1906) et un recueil de poèmes d'Oscar Wilde (1926).

(3) Il traduisit également un chant entier et deux autres passages du *Don Juan* allemand, le *Poggfred* de Detlev von Liliencron, et aussi une œuvre assez peu connue de Goethe, un peu dans la même veine, *Das Tagebuch* (1810).

(4) « Az ő nagy példája s választott istene Shakespeare volt » (Son grand exemple et son dieu d'élection était Shakespeare), Babits, *Nyugat*, 1936, t. II, p. 398.

(5) On peut mentionner aussi une version, mais de seconde main des *Trois sœurs* de Tchekhov.

Il faut ajouter une vingtaine d'œuvres en prose, la moitié environ traduites du français, par exemple *L'écornifleur* de Jules Renard, *A Rebours* de Huysmans et *Boule de Suif* de Maupassant.

Comment ne pas mentionner *Tristan* de Thomas Mann et *Professor Unrath* de son frère Heinrich, ni *The bridge of San Luis Rey* de Thornton Wilder ou l'un des derniers traduits, *Alice in Wonderland* de Lewis Carroll ?

Dans ses versions lyriques, Kosztolányi avait tenu à être fidèle surtout à la poésie. S'il s'est attiré plus d'une critique de la part de ses compatriotes, ceux-ci pourtant n'ont pu s'empêcher d'admirer son éclectisme et sa virtuosité.

Le troisième est Árpád Tóth.

Ce grand poète, d'origine modeste et de santé délicate, eut une carrière malheureusement trop brève. Il a eu toutefois sur la plupart de ses contemporains l'avantage d'avoir fait l'objet d'une thèse, et ce de la part d'un « műfordító » de grande valeur, Ladislav Kardos<sup>(1)</sup>.

Le chapitre consacré à l'œuvre de traduction de Tóth n'est pas le moins important<sup>(2)</sup> et, en l'occurrence, il simplifie singulièrement ma tâche.

D'après Ladislav Kardos, les préoccupations de Tóth ont d'abord été d'ordre esthétique. Outre Baudelaire, ce sont les symbolistes français qui l'avaient séduit, Verlaine, Rimbaud<sup>(3)</sup>, mais surtout Albert Samain. Et aussi Goethe, Shelley et Keats.

Après les malheurs de son pays, c'est-à-dire dès la fin de la première guerre mondiale, il se tourna vers les poètes révoltés : Milton<sup>(4)</sup>, Lenau, Oscar Wilde<sup>(5)</sup>. Il remonta même dans le temps et traduisit plusieurs pièces de Villon, puis *Aucassin et Nicolette*.

La prose tient également une place nullement négligeable dans l'œuvre de ce « műfordító »<sup>(6)</sup>.

Certains pourront peut-être objecter que la courbe tracée par Ladislav Kardos est un peu trop parfaite.

*The Raven* d'Edgar Poe, dont la remarquable traduction date seulement de 1923, peut difficilement, semble-t-il, être

(1) *Toth Árpád*, Budapest, 1955, 455 p.

(2) *Op. cit.*, p. 331-398.

(3) Par exemple, *Le sonnet des voyelles* et *Le bateau ivre*.

(4) *L'Allegro* et *Il Pensiero*.

(5) *The Ballad of Reading Gaol*.

(6) Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*, et, avec Babits, *The Egotist* de Meredith.

considéré, par exemple, comme un spécimen de littérature « engagée ».

C'est d'ailleurs, à mon avis, une question tout à fait accessoire.

Beaucoup de ces versions méritent, autant que leurs originaux, le titre choisi, évidemment en souvenir de Baudelaire, d'*Őrök virágok* (Fleurs éternelles). Celle de la *Chanson d'automne* de Verlaine est une de ses grandes réussites. Quant à l'*Ode to the Western Wind* de Shelley, elle est devenue, grâce à lui, comme l'avait déclaré Babits, la plus belle de toutes les poésies hongroises<sup>(1)</sup>.

Voilà donc, brièvement esquissée, l'œuvre de ces trois incomparables « műfordító » présentés selon l'ordre traditionnel qui offre un double avantage. Il est chronologique. Il est également alphabétique, tout comme dans le préambule des conventions diplomatiques, celui des parties contractantes.

Tel n'est pas exactement l'avis de Désiré Keresztury : « ... Parmi les quatre (noms) les plus remarquables, ceux de Babits, Kosztolányi, Szabó<sup>(2)</sup> et Tóth, ce n'est pas le seul ordre alphabétique qui veut que celui de Babits vienne en tête. L'œuvre de traducteur de Kosztolányi est plus étendue, celle de Tóth plus intime et pleine d'humilité, celle de Szabó plus capricieuse et peut-être plus colorée, mais celle de Babits la plus unie et la plus grandiose<sup>(3)</sup>. »

Dans un article sur le traducteur de Dante, que le premier rang soit accordé à Babits, personne ne peut s'en étonner et il n'est pas le seul de son avis. Si d'autre part Ladislav Kardos donne l'impression<sup>(4)</sup> de décerner la palme à l'auteur d'*Őrök virágok*, c'est assez naturel.

Chacun des trois « grands » savait apprécier en connaisseur les productions des deux autres et l'idée d'un classement ne leur serait peut-être jamais venue à l'esprit. Leurs admirateurs hongrois peuvent avoir leurs préférences. Il n'appartient pas à un étranger, sous peine de commettre une impertinence, d'essayer de les départager.

(1) GÁL, *op. cit.*, p. 65.

(2) Laurent Szabó nettement plus jeune appartient plutôt à la seconde génération. Il sera donc présenté plus loin.

(3) Article cité, p. 524.

(4) Il s'agit peut-être d'une simple impression. A la suite d'une conférence que Ladislav Kardos était venu faire à l'Institut Hongrois de Paris, un auditeur, ignorant qu'il venait de publier sa thèse sur Tóth, lui avait demandé quel était à son avis le tout premier des trois grands « műfordító ». Après un instant de réflexion, il avait répondu : « Kosztolányi ».

Le nom d'André Ady (1877-1919) n'a pas été mentionné. Il ne le serait même pas du tout, s'il n'était l'écrivain le plus connu de sa génération.

Pourtant la raison est bien simple. Trois sonnets de Baudelaire<sup>(1)</sup>, un de Verlaine<sup>(2)</sup> et 69 vers d'un auteur tout à fait oublié dans son pays, Jehan Rictus, tel est le bilan des traductions d'André Ady<sup>(3)</sup>.

Le grand écrivain, lecteur assidu de la Bible et pourvu d'une solide culture classique, possédait des notions plutôt sommaires des langues vivantes, même de celle qu'il avait entendue parler dans ce Paris qui lui avait inspiré de si beaux poèmes<sup>(4)</sup>.

Cette exception semble une véritable anomalie et méritait d'être signalée puisque les plus remarquables de ses contemporains ont été plus ou moins traducteurs<sup>(5)</sup>.

Il ne peut être question d'en donner une liste exhaustive mais il convient d'en rappeler quelques-uns.

Jules Juhász (1883-1937) avait été le condisciple et l'ami très cher de Babits et de Kosztolányi à l'Université, puis il était parti enseigner en province, où il passa le reste de son existence. Un amour impossible le rongea et il ne put donner la mesure de son grand talent.

Il a laissé une quarantaine de versions poétiques, surtout du français<sup>(6)</sup>. Sa première traduction est celle de l'*Ode à Pelæfi (sic)*, bien prosaïque, hélas, de Coppée, et parmi celles qu'il donna plus tard on peut citer deux pièces de Baudelaire<sup>(7)</sup> et le sonnet des voyelles de Rimbaud<sup>(8)</sup>.

André Gábor (1884-1953) s'était dès l'âge de 21 ans signalé par sa version d'un des chefs-d'œuvre de la littérature de

(1) *Causerie, La cloche fêlée, La destruction.*

(2) *Mon rêve familier.*

(3) Elles figurent toutes dans ses *Uj versek* (Poésies nouvelles) (1906).

(4) Notre Directeur, qui connaît si bien l'œuvre d'André Ady a plus d'une fois, dans son enseignement, souligné ce trait, qui risque de surprendre certains.

(5) Une autre exception, mais bien plus paradoxale, est celle de Désiré Szabó (1879-1945). Il avait passé trois ans rue d'Ulm et il avait lu, dans le texte, les chefs-d'œuvre des littératures occidentales. Ses articles de critique dans *Nyugat* révèlent une culture peu commune. Cet esprit si peu conformiste a-t-il voulu se singulariser en refusant de devenir, ce qu'il aurait pu être, un « *műfordító* » de premier ordre ?

(6) *Osszes versei* (Poésies complètes). Ed. 1959, pp. 1013-1051.

(7) *L'albatros et Le balcon.*

(8) On peut citer en outre le sonnet bien connu de Du Bellay : « Heureux qui comme Ulysse... » et l'*Expiation* de Victor Hugo. Les autres versions sont surtout de l'allemand (Nietzsche, Liliencron, Dehmel et Rilke).

France, *Mireio* de Mistral<sup>(1)</sup>, puis il avait donné celle de la *Chanson de Roland*.

En 1919 il adhéra au gouvernement révolutionnaire et il dut, sous le régime qui lui succéda, prendre le chemin de l'exil. Au bout d'un quart de siècle, il rentra dans son pays, pour lequel il avait milité sans trêve. Malheureusement d'autres tâches l'avaient détourné définitivement de la « *műfordítás* » pour laquelle il était si particulièrement doué<sup>(2)</sup>.

Il y a enfin Frédéric Karinthy (1888-1938), dont l'humour est souvent le masque d'une pensée originale et profonde. Dans son œuvre, la traduction a joué un rôle accessoire, mais nullement négligeable.

Outre divers morceaux empruntés surtout aux poètes allemands, il s'est surtout fait connaître par ses traductions des *Voyages de Gulliver*, dont il s'est inspiré pour deux de ses petits romans.

Par ailleurs ses pastiches sont incomparables. Il n'a épargné aucun de ses contemporains, il est allé jusqu'à se parodier lui-même.

Il s'est également gaussé des mauvais traducteurs et il a démontré, avec son brio coutumier, le sort que pouvait subir un texte, à travers ses avatars successifs, du hongrois en allemand et vice-versa<sup>(3)</sup>.

Une strophe bien connue d'Ady<sup>(4)</sup> finit par constituer une excellente réclame pour des salamis.

\*  
\* \* \*

Ces « *műfordítók* » constituent la première génération de *Nyugat* et rares sont ceux qui avaient atteint la soixantaine.

Parmi les survivants il faut signaler d'abord Marcel Benedek (né en 1885). Fils d'un écrivain distingué c'est un des plus éminents parmi les occidentalistes.

Lié pendant de nombreuses années à Romain Rolland, il a présenté à ses compatriotes l'auteur de *Jean-Christophe*. Il leur a fait connaître aussi Rabelais, plusieurs tragédies

(1) Publié en 1905 et couronné par la société Kiszaludy.

(2) Ses traductions ont été rééditées en 1957, *Mireio, Rolandének és kissebb műfordítások*.

(3) *Műfordítás* dans *Igy irtok ti* (A la manière de...), éd. 1959, t. II, p. 252-254.

(4) « *Jöttem a Ganges partjairól...* » (Je suis venu des bords du Gange...) début de *A Tisza parton* (Sur les bords de la Tisza) *Uj versek* (1906).

classiques<sup>(1)</sup>, La Rochefoucauld, Hugo, Musset et les grands prosateurs<sup>(2)</sup>.

Auteur d'une remarquable étude sur Shakespeare, Marcel Benedek a traduit plusieurs écrivains anglais : Dickens, Wilde, Kipling, Wells et Bernard Shaw.

A cette œuvre imposante, dont la liste est loin d'être complète, sont venus s'ajouter Goethe et Heinrich Heine.

Louis Jékely (né en 1887) est plus connu sous son nom de plume Áprily. Ce poète transylvain n'eut pas l'occasion de collaborer au *Nyugat*, car il a passé la plus grande partie de son existence dans sa province natale, détachée de la Hongrie.

Une grande partie de son œuvre de « mufordité » est consacrée aux écrivains allemands<sup>(3)</sup> et à Ibsen<sup>(4)</sup>. Il connaissait bien entendu le roumain<sup>(5)</sup>, mais, ce qui n'était pas si commun entre les deux guerres, également le russe. Outre une nouvelle version, qui me paraît excellente, d'*Eugène Onéguine*<sup>(6)</sup> il a traduit des grands classiques en prose tels que Lermontov, Gogol, Nekrassov et Tourguéniev.

Quant à Albert Gyergyai (né en 1893), déjà plusieurs fois mentionné, il n'est pas inconnu en France, car sa féconde carrière a été consacrée à l'étude de notre littérature.

Pour doubler son brillant enseignement il a révélé au grand public de Hongrie un certain nombre de prosateurs. La liste en est longue. Elle va de Voltaire au romancier suisse C. F. Ramuz, en passant par Gide et Valéry.

Flaubert est un de ses auteurs préférés et il en a donné au moins deux versions<sup>(7)</sup>. La plus importante de toutes est peut-être celle, entreprise depuis longtemps, de l'œuvre de Proust<sup>(8)</sup>.

(1) Corneille : *Polyeucte* ; Racine : *Andromaque*, *Bérénice* et *Mithridate*.

(2) Par exemple Flaubert, Stendhal, Balzac, Maupassant, Zola, Anatole France et Martin du Gard.

(3) Schiller, *Wallenstein*.

(4) *Peer Gynt*.

(5) Il a présenté Arghezi et Cobuc.

(6) Elle a été réimprimée en 1959 dans une édition scolaire : Puskin *Anyegin*, *verses regény* (roman en vers), 1958.

Elle semble être préférée à celle de Berczy considérée comme un peu plus « Bidermaier » que l'original et un peu trop personnelle (*Magyar irodalmi lexikon*, t. I, p. 141). Je n'ai pas eu l'occasion de comparer ces deux textes.

(7) *L'éducation sentimentale* (1924) et *Madame Bovary* (1958).

(8) Elle lui avait valu, à deux reprises, le prix Baumgarten, décerné aux lauréats de *Nyugat* et fort apprécié en Hongrie.

Il faut espérer que les loisirs de sa retraite lui permettront d'achever *A la recherche du temps perdu* et *Le temps retrouvé*. Il faut même souhaiter beaucoup d'autres versions de lui.

\*  
\* \* \*

Un autre groupe, dont l'importance n'est pas moindre, est celui de la seconde génération du *Nyugat*, autrement dit les écrivains nés aux environs de 1900.

Désormais, la tâche devient encore plus délicate, car il existe assez peu d'études préalables. D'autre part, la production de certains « *műfordítók* » ne s'est nullement ralentie et à moins de vivre en Hongrie, il n'est pas si facile, si l'on peut dire, de se tenir « à la page »<sup>(1)</sup>.

Il sera naturellement question tout d'abord des écrivains disparus, dont il est par ailleurs plus facile de se faire une idée d'ensemble.

L'un d'eux a déjà été mentionné. C'est Laurent Szabó (1900-1957). Il est parfois rattaché au groupe de ses trois grands aînés, car il avait participé avec deux d'entre eux à la version classique des *Fleurs du mal*.

Son œuvre s'est heureusement poursuivie pendant un certain nombre d'années. Mieux vaut donc le ranger parmi ses contemporains. Ici, et en tenant seulement compte des disparus il mérite, semble-t-il, d'être placé en tête de liste.

(1) Ce travail a été mené à Paris et il n'est peut-être pas superflu d'indiquer les ressources dont dispose le hongrois.

La Bibliothèque Nationale réserve plus d'une surprise agréable et le fichier concernant les derniers volumes entrés indique un très sensible progrès.

Le fonds hongrois de la bibliothèque de l'École des Langues Orientales était assez important. Il l'est désormais beaucoup plus et il s'enrichit constamment, soit par des dons (celui du Gouvernement hongrois a été le bienvenu), soit par des acquisitions dont la plus importante a été la collection complète du *Nyugat*.

Il y a aussi l'Institut Hongrois de Paris dont la bibliothèque est indispensable.

Il y a même plus : l'accueil extrêmement cordial de ceux qui se sont succédés à sa tête et de leurs collaborateurs.

Je suis particulièrement reconnaissant à son directeur actuel, notre ami Ladislav Bâti, qui a bien voulu me faire accorder des facilités spéciales par le service du prêt de la Bibliothèque Nationale Széchényi que je tiens également à remercier.

Grâce à leur obligeance, il m'est permis d'utiliser à loisir certains ouvrages, introuvables en France et rares en Hongrie, dont quelques-uns ont été cités dans ces pages.

Laurent Szabó fut un très grand poète. *Örök barátaink* (Nos amis éternels), dont le titre a pu être inspiré par les *Örök virágok* de son aîné Árpád Tóth, attestent qu'il fut aussi un « műfordító » de premier ordre.

Il avait débuté à l'âge de vingt ans par une version du *Rubayat* d'Omar Khayyam, le poète persan qui fut, si l'on peut dire, naturalisé britannique par Edward Fitzgerald, puis continué par celle des *Sonnets* de Shakespeare.

La littérature anglaise semble l'avoir attiré tout particulièrement.

Tout d'abord son grand dramaturge dont il ne traduisit pas moins de cinq pièces<sup>(1)</sup> et aussi Milton, car il projetait sans doute une version complète du *Paradise lost*<sup>(2)</sup>.

Les poètes lyriques n'avaient pas de secret pour Laurent Szabó et rares sont ceux qui ne sont pas représentés, de John Donne à T. S. Eliot, sans compter quelques américains. Les romantiques tiennent une grande place parmi les *Örök barátaink* et il convient de citer en particulier l'hallucinant récit de Coleridge, *The tale of the Ancient Mariner*.

La littérature française vient en second dans l'œuvre de Laurent Szabó, mais elle est largement représentée.

Outre trois pièces du théâtre classique<sup>(3)</sup> Laurent Szabó a donné un grand nombre de spécimens des poètes lyriques, de Charles d'Orléans à Paul Valéry. Outre Baudelaire<sup>(4)</sup>, ses auteurs préférés semblent avoir été, à en juger par le nombre des versions, Verlaine et Francis Jammes.

La poésie allemande vient au troisième rang, mais elle ne compte pas moins de 200 versions, depuis les productions des *Minnesänger* jusqu'à celles de Rilke.

Gœthe semble être l'auteur de choix, suivi par Stefan George, Heine, Liliencron et Rilke.

De l'œuvre de Laurent Szabó l'Italie est pratiquement absente. Elle tient par contre une grande place dans celle de Georges Sárközi (1899-1945). Ce poète délicat goûtait

(1) *As you like it, Twelfth night, King Lear, Macbeth, Timon of Athens*. Ces pièces ont été naturellement publiées à part, mais les *Örök barátaink* contiennent plusieurs passages de *Troilus and Cressida* et de *Measure for measure*.

(2) Seuls ont paru les deux premiers chants et le début du troisième.

(3) Racine : *Andromaque*; Molière : *Le Misanthrope* et *L'École des femmes*.

(4) Dans *Örök barátaink* on trouve non seulement les versions des *Fleurs du mal*, mais beaucoup d'autres dont le *Spleen de Paris*.

Pétrarque et nul n'était mieux désigné pour traduire le *Canzoniere*<sup>(1)</sup>.

Dans *Kisebb műfordításai*<sup>(2)</sup> les auteurs français sont peu représentés<sup>(3)</sup>, mais ceux de langue allemande, surtout Conrad-Ferdinand Meyer<sup>(4)</sup>, le sont beaucoup plus. Toutefois ses versions les plus importantes sont celles de *Faust* et du grand roman de Thomas Mann, *Joseph und seine Brüder*.

Les circonstances n'ont pas permis à Sárközi de donner la mesure de son talent, car son destin fut prématurément tragique.

Ce fut le cas de deux autres très grands poètes.

Le premier, Attila József (1905-1937), eut une vie très pénible et le désespoir le poussa à mettre fin à ses jours.

Son œuvre originale n'est plus tout à fait ignorée en France. Quant à ses versions des deux révoltés, Villon et Verlaine, elles sont de premier ordre. On peut seulement déplorer qu'elles n'aient pas été plus nombreuses<sup>(5)</sup>.

Le second, Nicolas Radnóti (1909-1944), poète délicat qui sut mourir héroïquement en déportation, n'est plus tout à fait un inconnu dans le pays qu'il affectionnait<sup>(6)</sup>.

Il était, déclare son ami Étienne Vas, « depuis la génération du *Nyugal* notre traducteur le plus parfait »<sup>(7)</sup>. Son œuvre de « műfordító » contient donc, aussi, plus que des prémices.

Pour cet ancien étudiant du Quartier Latin, la poésie française occupe tout naturellement le premier rang. La Fontaine, Francis Jammes et Guillaume Apollinaire semblent avoir été ses écrivains favoris<sup>(8)</sup>.

Esprit fort éclectique, il a donné aussi quelques versions des classiques de l'antiquité, surtout de Virgile et d'Horace,

(1) Il a été réédité récemment en édition bilingue *Petrarca daloskönyve* (1957).

(2) *Összes versei és kisebb műfordításai* (1947) avec un avant-propos de Jules Illyés.

(3) Il contient trois poésies de Musset.

(4) 10 poésies.

(5) Il a aussi donné, ce qui n'était pas si commun à son époque, quelques spécimens de la poésie tchèque et roumaine. Je ne puis que renvoyer à l'excellente étude de Ladislav Gáldi, *József Attila a műfordító* publiée en 1955 dans les *Irodalmi közlemények*, 2, p. 1-23.

(6) Surtout grâce à notre ami Roger Richard qui a traduit un certain nombre de ses pièces, non de seconde main, mais sur l'original.

(7) *Évek és művek* (Années et œuvres), p. 153. Cet ouvrage contient quelques pages essentielles sur la « műfordítás » de Radnóti, p. 149-154.

(8) Dans son recueil posthume, *Összes versei és műfordításai* (1956) plus de la moitié des versions se rapportent à notre littérature.

d'une trentaine de poètes allemands et d'une dizaine des romantiques anglais.

Il laissait inachevée une traduction de la *Twelfth night* de Shakespeare<sup>(1)</sup>.

Tels sont les principaux disparus.

\*  
\* \* \*

Un certain nombre de leurs pairs poursuivent leur œuvre et on se trouve désormais devant l'embarras du choix.

Cette énumération, qui sera plus ou moins chronologique, riche d'être un peu arbitraire et je m'en excuse par avance. Je n'omettrai pourtant aucun des écrivains qu'au cours de ces dernières années j'ai eu le privilège de rencontrer à Paris.

Ladislav Kardoš (né en 1898) a déjà été mentionné pour sa thèse sur Árpád Tóth. La « műfordítás » représente seulement une partie de son activité. Il en a partagé l'essentiel entre les poètes allemands (surtout Heine et les modernes) et français (Béranger et Rimbaud) sans compter les œuvres dramatiques<sup>(2)</sup> et les auteurs slaves.

Ladislav Németh (né en 1901) n'est plus inconnu du public français depuis la traduction d'un de ses romans, où l'âme paysanne est dépeinte sous les couleurs les plus sombres.

Ce grand écrivain, qui fut d'abord professeur à l'École dentaire, a abordé plusieurs genres littéraires. Dans son œuvre de « műfordító » ses auteurs préférés semblent avoir été Shakespeare<sup>(3)</sup>, Lessing et Kleist, Pouchkine et Tolstoï, Gontcharov et Gorki, et aussi Garcia Lorca.

Nul n'était plus qualifié pour le présenter à nos compatriotes que son ami Jules Illyés (né en 1902), dont l'œuvre est imposante.

Plus d'un de ses livres a été traduit en français. D'abord la description incomparable du milieu où il passa son enfance, *Puszlák népe*<sup>(4)</sup>, puis assez récemment sa vie de Petőfi et un recueil de vers qui donnent un faible aperçu de son magnifique talent.

Jules Illyés est venu fréquemment à Paris et il a laissé de ses souvenirs de jeunesse un récit fort divertissant,

(1) Elle a pu être jouée grâce à deux de ses amis, Georges Rónay qui compléta la traduction, et Jean Gergely qui en fit une adaptation musicale.

(2) Shakespeare, *Othello* et Racine, *Iphigénie*.

(3) *Henry V*, *Henri VI*.

(4) *Ceux de la puszta*, traduction de P. E. Régner (1943).

*Hunok Pàrizsban* (Les Huns à Paris) qui attend toujours un traducteur.

C'est naturellement la littérature française qui l'a particulièrement attiré. D'abord le théâtre classique car, outre les *Plaideurs*<sup>(1)</sup>, il a donné huit comédies de Molière<sup>(2)</sup>. Pour ce qui est de ses versions de poésie lyrique le nombre en est imposant<sup>(3)</sup>.

Quant à Géza Képes (né en 1909) c'est un des « *műfordítók* » les plus féconds de sa génération.

Il n'est guère de grande littérature qu'il n'ait abordé, sans avoir besoin de travailler de seconde main, car ses connaissances linguistiques sont étonnantes, même pour un Hongrois.

Il a traduit un grand nombre de poètes allemands, de Wolfram von Eschenbach à Stefan George, un recueil entier de vers anglais et, plus récemment, un de Salvatore Quasimodo.

Voilà pour l'Occident et j'en passe.

Il a publié également deux recueils traduits du russe, et, ce qui n'est pas si commun, un autre consacré aux poètes de la Finlande.

Les deux derniers dont je connaisse l'existence, sont des versions, faites sur le texte original, de deux classiques de la Perse, Hafiz et Saadi.

Étienne Vas (né en 1910) a déjà été mentionné à propos de Radnóti.

Ce poète s'était essayé très jeune, il l'a avoué, à la traduction. Babits l'y avait encouragé mais il détruisit les premiers essais dont il n'était pas satisfait<sup>(4)</sup>, et ne publia rien avant 1936. Il s'est, heureusement, rattrapé depuis.

L'essentiel de son œuvre de « *műfordító* » est consacré aux littératures française et anglaise.

De la première il faut signaler *Le grand testament* de Villon, deux pièces classiques<sup>(5)</sup> et un certain nombre de poésies

(1) Il a en outre dirigé et préfacé une nouvelle édition du théâtre de Racine.

(2) *Les précieuses ridicules*, *Le mariage forcé*, *Don Juan*, *Le médecin malgré lui*, *Georges Dandin*, *L'avare*, *Les femmes savantes*, et *Le malade imaginaire*.

(3) Dans un recueil récent publié sous la direction de Georges Rónay, *Francia költők antológiája* (Anthologie des poètes français), j'en ai relevé une cinquantaine, de Rutebeuf à Paul Eluard.

Il a aussi traduit quelques morceaux de la poésie allemande et anglaise.

(4) *Évek és művek*, p. 415-417, où se trouve reproduite la préface de son anthologie de traductions *Hét tenger éneke* (Le chant des sept mers).

(5) Racine : *Bérénice* et Molière : *Tartufe*.

lyriques, surtout d'Apollinaire, car il s'était associé dans cette tâche avec Radnóti.

De la seconde il a donné non seulement une tragédie<sup>(1)</sup> mais plusieurs passages de Shakespeare. Son recueil *Hét tenger éneke* (Le chant de sept mers) est surtout consacré à la poésie anglaise d'Edmund Spenser à T. S. Eliot. John Donne et Andrew Marvell, Shelley et Keats, Robert Browning et Thomas Hardy sont les plus représentés.

Parmi les poètes de langue allemande, Goethe et Schiller, Lenau, Storm et Rilke semblent être ses auteurs favoris.

Ce « műfordító » est donc tout à fait qualifié pour parler de son art.

Entre Étienne Vas et son cadet Georges Rónay (né en 1913) le culte de leur ami commun Radnóti constitue un grand lien.

Georges Rónay s'est intéressé aux littératures anglaise<sup>(2)</sup> et allemande<sup>(3)</sup> mais il s'est surtout attaché à la française.

Outre une nouvelle version d'*Athalie*, il a traduit de nombreux poètes, tant du xvi<sup>e</sup> que du xx<sup>e</sup> siècle. On lui doit également un recueil de La Fontaine<sup>(4)</sup> et un autre de Francis Jammes<sup>(5)</sup>, celui peut-être de tous les écrivains avec lequel il se sent le plus d'affinités.

Il a dirigé récemment la publication d'une anthologie de la poésie française.

Ladislav Kálnoky (né en 1912) est également un grand traducteur. C'est un éclectique et il a donné à une anthologie de ses versions le titre de *Szeszélyes szüret* (moisson capricieuse). La littérature française tient une place importante dans son œuvre. Outre deux pièces classiques<sup>(6)</sup>, on lui doit un certain nombre de versions poétiques, par exemple de Verlaine. La littérature anglaise n'est pas absente<sup>(7)</sup> mais c'est probablement celle des Allemands qui l'a particulièrement intéressé. Elle est représentée par un grand nombre de poètes, modernes la plupart, mais surtout par la version

(1) *Richard III*.

(2) Outre la seconde moitié de *Twelfth night* laissée inachevée par Radnóti, il a traduit par exemple quelques pièces de Byron.

(3) L'anthologie bilingue de Conrad-Ferdinand Meyer (*Ausgewählte Gedichte — Válogatott versei*, 1943) est composée pour un tiers de ses versions.

(4) *Mesék és széphistóriák* (Fables et contes), 1957.

(5) *Válogatott versei* (Poèmes choisis), 1959.

(6) *Britannicus* de Racine et *Amphitryon* de Molière.

(7) Marlowe.

du second *Faust* que Marcel Benedek qualifie d'« entreprise audacieuse »<sup>(1)</sup>.

Zoltán Jékely (né en 1913), le fils de Louis Áprily, est également germaniste, car il a, à son tour, traduit la première partie de *Faust* et un certain nombre de poésies allemandes. Il mérite aussi le titre d'angliciste pour sa version de *The taming of the shrew* de Shakespeare.

Pourtant ce poète, dont la fantaisie évoque chez les lecteurs hongrois l'atmosphère délicieusement irréelle de leur grand romancier Krúdy, a vécu à Paris et en Italie. Il a donné également *La Thébàide* de Racine et plus d'une version de la poésie française.

Alexandre Weöres (né aussi en 1913) est considéré à juste titre par ses compatriotes comme l'un de leurs plus grands poètes actuels.

Un fort volume, publié il y a plusieurs années<sup>(2)</sup>, a réuni ses versions des littératures de tous les temps et de bien des pays. Pour ne parler que de l'Occident, on y trouve Goethe, Schiller et Storm, Chaucer, Shakespeare, Burns, Scott et Whitman, Rimbaud, Mallarmé et les poètes français modernes, sans compter plusieurs espagnols, dont Garcia Lorca. On ne peut pas non plus passer sous silence ses versions de Pouchkine, de Lermontov et de certains auteurs russes.

Alexandre Weöres est, à n'en pas douter, un remarquable « műfordító ».

L'œuvre de Georges Faludy (né également en 1913), n'a pas la même ampleur mais elle mérite pourtant d'être signalée. Une « belle infidèle » publiée par lui en 1937, avait causé quelque bruit, car il n'avait pas hésité, dans une adaptation de Villon<sup>(3)</sup> à interpoler quelques passages de son cru.

Il avait prêté au grand écrivain, avec lequel il se sentait plus d'une affinité, à celui qu'Arthur Symons avait pu appeler « the most modern of the poets »<sup>(4)</sup>, certains sentiments qu'il eut été, à ce moment, assez risqué de prendre à son compte.

Bientôt d'ailleurs cet esprit indépendant dut prendre, et non pour la dernière fois, le chemin de l'exil<sup>(5)</sup>.

Désiré Mészöly (né en 1918) fut professeur d'art dramatique.

(1) « Merész vállalkozás » (*op. cit.*, p. 375).

(2) *A lélek idézése* (L'évocation de l'âme). Budapest, 1958, 904 p.

(3) *Villon balladái* (1937).

(4) *Figures of several centuries*, p. 32.

(5) Il n'a pas eu l'occasion de publier ses versions d'un autre écrivain révolutionnaire, Berthold Brecht.

C'est donc au théâtre qu'il a consacré surtout son talent de traducteur. Il a de qui tenir, car son père Gédéon Mészöly, linguiste distingué (1880-1961), avait consacré quelques-uns de ses loisirs à la « műfordítás ».

Il a traduit plusieurs pièces de Shakespeare. D'abord *Anthony and Cleopatra* (1941) et *Othello* (1948) qui lui valut le prix Attila József. Il n'a pas craint d'en reprendre deux autres, dont pourtant Kosztolányi et Babits avaient donné des versions remarquables, *Romeo and Juliet* et *The Tempest*. On lui doit aussi deux pièces de Bernard Shaw, *Le bourgeois gentilhomme* de Molière, sans compter plusieurs autres.

Son frère cadet Paul (né en 1920) est juriste, mais aussi russisant. Tous deux se sont associés pour donner le *Revizor* de Gogol et deux pièces d'Ostrovsky.

Par contre, c'est l'antiquité classique qui semble le terrain favori de Gabriel Devecseri (né en 1917). D'abord plusieurs poètes latins, Catulle, Horace et Ovide, mais surtout ceux de la Grèce. Il faut signaler en première ligne l'*Odyssee* (1947), puis l'Iliade (1954), que Marcel Benedek considère comme son chef-d'œuvre<sup>(1)</sup>.

Poète et critique<sup>(2)</sup>, il a également traduit Firdousi, plusieurs écrivains anglais (Shakespeare et Byron), et quelques-uns de l'Amérique du Sud.

Quant à Georges Somlyó (né en 1918), il est comme son père, Zoltán, un poète de grande valeur.

Il a cultivé plus d'un genre littéraire. Il a dirigé une édition de Rimbaud et une anthologie de la poésie française. Il est par ailleurs, un remarquable « műfordító » et son recueil *Szélrózsa* (La rose des vents) reflète son éclectisme, car, à côté d'écrivains français, anglais et allemands, on trouve aussi plusieurs espagnols.

Agnès Nemes Nagy est également très douée. Son talent poétique est original et son œuvre de traduction importante.

Outre plusieurs pièces du théâtre classique<sup>(3)</sup> et une anthologie de Victor Hugo, elle a publié, entre autres, un recueil de versions très variées<sup>(4)</sup>. A côté de Burns, de Shelley, de Rilke et de García Lorca, on trouve plusieurs écrivains de l'Amérique du Sud.

(1) *Op. cit.*, p. 375.

(2) Son volume publié en 1945, *Az élő Kosztolányi* (Kosztolányi vivant) a un seul défaut : il est beaucoup trop court.

(3) Corneille : *Le Cid* et *Cinna* ; Racine : *Bajazet* ; Molière : *Les Fâcheux*.

(4) *Százavillám* (1957).

Cette étude, déjà longue, s'arrêtera aux auteurs nés après 1920.

Si une exception a été faite en faveur d'Agnès Nemes Nagy (un peu plus jeune), c'est qu'il ne fallait pas qu'elle fut uniquement masculine.

D'ailleurs je me propose de la reprendre plus tard après avoir complété ma documentation.

D'ici là, il me faudra revenir sur certains des auteurs déjà présentés et dont l'œuvre se poursuit.

D'autre part les « műfordítók » nés après 1920 sont fort nombreux. Certains ne sont nullement indignes, ni de leurs aînés, ni de leurs très grands devanciers. La coutume, excellente, de se faire connaître par un volume de traductions n'est pas tombée en désuétude.

Voici déjà les noms de quelques-uns d'entre eux, classés strictement dans l'ordre alphabétique :

Joseph BAKUCZ, Hélène BARTÓCZ, Tibor BARTOS, Jean BENYE, Jean CSATÁS, Gabriel GARAI, Georges GÖMÖRI, Victor HATÁR, Étienne KORMOS, Ladislav LATOR, Otton ORBÁN, Gabriel PAP, Judith PAR, Étienne RAB, Georges RÁBA, Paul RÉZ, Esther TÓTH, Géza THINSZ et Georges VÉGH.

Il conviendrait de mentionner également la publication de plusieurs recueils de traductions de Shakespeare, de Racine (sous la direction d'Illyés), de Molière, de Balzac et de Bernard Shaw, et d'anthologies de poésies.

Certaines ont été indiquées. Il en est d'autres dont la présentation est très attrayante. *A német líra kincsesháza* (Le trésor de la poésie allemande), dirigé par Désiré Keresztury, qui a été suivi par des recueils analogues pour la poésie française et anglaise, publiés respectivement par Georges Rónay et Étienne Vas.

De plus la revue *Nagyvilág*, qui paraît depuis dix ans et dont le directeur actuel est Ladislav Kardos, est consacrée à la littérature étrangère. Elle publie périodiquement des traductions d'écrivains du monde entier.

Quant à la conclusion, il semble tout indiqué de l'emprunter à Marcel Benedek :

« La traduction n'est aujourd'hui ni un gagne-pain, ni une évasion ; c'est un travail artistique, humble et difficile, reflétant le miroitement des styles les plus divers, qui, par dessus les frontières linguistiques, tend à rapprocher les hommes<sup>(1)</sup>. »

Pierre CHESNAIS.

(1) *Op. cit.*, p. 377.